



Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »

Le Temps de l'histoire

14 | 2012

Enfances déplacées. (I) en situation coloniale

Trajectoires d'enfances au goulag

Mémoires tardives de la déportation en URSS

Children's experiences in the gulag. Late memories of deportation to the USSR

Marta Craveri et Anne-Marie Losonczy



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhei/3425>

DOI : 10.4000/rhei.3425

ISSN : 1777-540X

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2012

Pagination : 193-222

ISBN : 978-2-7535-2194-0

ISSN : 1287-2431

Référence électronique

Marta Craveri et Anne-Marie Losonczy, « Trajectoires d'enfances au goulag », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »* [En ligne], 14 | 2012, mis en ligne le 31 décembre 2014, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rhei/3425> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhei.3425>

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020.

© PUR

Trajectoires d'enfances au goulag

Mémoires tardives de la déportation en URSS

Children's experiences in the gulag. Late memories of deportation to the USSR

Marta Craveri et Anne-Marie Losonczy

« Mes souvenirs commencent le jour de la déportation. C'était une très belle journée et nous devions aller à la datcha. Mais notre destination fut toute autre... », Rafails Rozentāls.

- 1 Les ouvrages pionniers sur le système des camps de travail en URSS parus en Occident après la seconde guerre mondiale se caractérisent par une inspiration autobiographique¹ ou des témoignages multiples², une écriture littéraire et une visée testimoniale et de dénonciation. Pour la plupart des historiens, politologues et sociologues³, l'absence presque totale de sources écrites accessibles et la difficulté d'accès aux témoignages oraux découragent des recherches systématiques sur les répressions de masse en URSS. En revanche, dès l'ouverture des archives soviétiques, d'importants travaux de recherche ont été entrepris sur le système concentrationnaire soviétique, sa genèse dans les années vingt dans les îles Solovki⁴, son expansion avec la création d'immenses exploitations forestières, minières et industrielles employant les victimes toujours plus nombreuses de la terreur des années 1930-1940⁵, sur les différentes opérations de déportation au cours de toute la période stalinienne⁶, sur les changements introduits pendant la guerre et sur la crise du réseau des camps dans l'après-guerre⁷ ainsi que sur la place du Goulag dans la vie sociale, politique et économique de l'Union Soviétique⁸.
- 2 Toutefois l'historiographie s'est concentrée prioritairement sur les aspects politiques, démographiques et administratifs du goulag, alors qu'il existe très peu d'études sur la vie quotidienne dans les camps et dans les villages de peuplement, et sur la diversité des expériences vécues du goulag. La trajectoire des enfants dans l'univers concentrationnaire soviétique constitue un pan largement méconnu de cette expérience historique. L'une des raisons en est que les documents d'archive connus traitent rarement de cette population spécifique. Les rares ouvrages qui l'abordent⁹ le font soit dans un cadre strictement national, soit en considérant uniquement la population infantile des

camps de travail ; dès lors, l'histoire des enfants déplacés de force avec leur famille n'apparaît pas comme objet d'étude de plein droit.

- 3 Cette situation contraste fortement avec le statut de l'enfance dans les recherches portant sur la Shoah. Dès la fin de la seconde guerre mondiale, témoignages et recherches historiographiques imposèrent l'enfance déportée en camps comme sujet d'étude centrale¹⁰.
- 4 Pour éclairer cette facette de l'histoire du Goulag, l'accès aux témoignages oraux tardifs et leur collecte systématique s'avèrent être la voie privilégiée¹¹. Notre projet « Mémoires européennes du Goulag¹² » est construit autour de l'hypothèse d'une spécificité de l'expérience et de la mémoire du goulag chez les déportés d'origine européenne par rapport à celle des témoins soviétiques¹³. Cette spécificité tient prioritairement à l'expérience d'un arrachement radical, à celle d'être happé par une logique extérieure qui anéantit le rapport à l'environnement, et aux formes de sociabilité, de même que les relations habituelles et à l'autorité propres aux univers culturels d'origine.
- 5 Le projet a d'emblée privilégié la méthode du recueil de témoignages oraux en vue de leur archivage et de leur mise en musée virtuel contextualisé. La date tardive de notre enquête, à un moment où les déportés adultes du goulag ont presque tous disparu, et la création d'un large corpus de récits oraux de vie¹⁴ ont fait émerger l'enfance et l'adolescence au goulag comme l'un des axes centraux de la remémoration des témoins.
- 6 Cet article propose quelques jalons pour une approche de la spécificité de la condition infantile au goulag, de celle de sa remémoration tardive et des retombées de ces enfances « déplacées » dans la vie adulte, notamment le processus de transformation de cette expérience en témoignage.



Henry Welch et son ami Simka à l'orphelinat polonais de Leninabad au Tadjikistan, 1944 (© Henry Welch)

Un archipel d'enfants déplacés

- 7 En septembre 1939, à l'issue du pacte de non agression entre l'Allemagne et l'URSS, cette dernière annexe les territoires orientaux de la Pologne (aujourd'hui appartenant à l'Ukraine et à la Biélorussie), de la Roumanie (Bucovine du nord et
- 8 Bessarabie
nacional'nost
- 9 En Pologne, entre 1940 et 1941 les Soviétiques organisent quatre grandes vagues de déportations, destinées à purger les régions orientales des éléments « indésirables ». La première opération, en février 1940, vise principalement les colons civils et militaires, les *osadniki*, anciens membres de l'armée qui avaient combattu pendant la première guerre mondiale ou participé à la guerre russo-polonaise de 1920, ainsi que des civils auxquels ont été attribuées des terres dans les régions frontalières. Environ 28 570 familles composées de 140 000 individus sont déplacées de force vers le Grand Nord russe, le Kazakhstan et la Sibérie.
- 10 En avril 1940, les déportations concernent surtout les fonctionnaires polonais – policiers, gendarmes, gardiens de prison, employés administratifs – ainsi que les membres des « classes possédantes » – industriels, banquiers, artisans, commerçants avec leurs familles.
- 11 Lors de la troisième vague, en juin 1940, la catégorie visée est celle des réfugiés qui ont fui la Pologne occidentale, occupée par les Allemands, pour s'installer dans les régions orientales, mais qui refusent la citoyenneté offerte par l'occupant soviétique. 80 % des 76 000 personnes déplacées de force dans les villages sibériens sont des juifs qui échappèrent ainsi paradoxalement aux massacres et à l'extermination nazis.
- 12 La dernière vague de répression, en juin 1941, déborde les territoires orientaux de la Pologne, vers les trois Pays baltes et la Moldavie. Son but est de « nettoyer » ces territoires des éléments antisoviétiques et « socialement dangereux ». Dans cette opération, les groupes ciblés sont divisés entre ceux que l'on arrête et condamne aux travaux forcés, et ceux que l'on déplace de force dans les villages de peuplement, parmi lesquels de nombreux enfants. 85 716 « éléments antisoviétiques », sont ainsi déportés en Sibérie et au Kazakhstan, dont 37 482 de la Pologne Orientale, 22 648 de Moldavie et 25 586 des Pays baltes.
- 13 En effet, en Union Soviétique, dès le début des années 1930, les personnes astreintes au travail forcé sous la tutelle de la police politique relèvent de deux catégories administratives : d'une part les prisonniers des camps (*zaključennyye*), d'autre part les déplacés spéciaux dans des villages de peuplement (*specposelency*). Les premiers purgent une peine de détention individuelle, infligée par l'une des nombreuses instances judiciaires et extra-judiciaires, en vertu des articles du code pénal de droit commun ou de l'un des 14 alinéas de l'article 58, portant sur les crimes politiques. Le détenu purge sa peine de travaux forcés dans des camps ou dans des colonies, selon la durée de la condamnation.
- 14 En revanche, les déplacés spéciaux sont visés en tant que groupe social ou ethnique réputé dangereux pour le pouvoir soviétique. Sur décision administrative, ils sont déportés collectivement et en famille, assignés à résidence dans des villages de peuplement, où ils construisent leurs propres baraques et travaillent dans des

exploitations agricoles et forestières sous la férule de commandants responsables de leur surveillance. Parfois, on les emploie aussi dans l'industrie naissante. Officiellement, ils continuent à jouir de leurs droits civiques, mais sont contraints aux lourds travaux assignés par les autorités. Censés percevoir un salaire, le plus souvent en nature, ils peuvent se déplacer librement dans le périmètre de leur village, mais doivent pointer au bureau de l'administration locale une ou plusieurs fois par mois.

- 15 En 1943, après la défaite de la Wehrmacht et la reconquête de territoires par l'Armée rouge, la police politique soviétique déclenche une nouvelle vague de répression où sont arrêtés et condamnés aux travaux forcés ou déplacés de force des centaines de milliers de personnes et de familles avec enfants originaires d'Ukraine occidentale, d'Estonie, de Lituanie et de Lettonie. L'opposition systématique des paysans baltes à la collectivisation forcée des terres et l'aide qu'ils fournissent aux résistants antisoviétiques retranchés dans les forêts, conduisent les autorités de Moscou, entre 1948 et 1950, à lancer plusieurs opérations pour déporter environ 200 000 paysans avec leurs enfants.
- 16 Sont arrêtés, en outre, ceux soupçonnés d'avoir collaboré avec les nazis, ceux qui ont été forcés de partir travailler en Allemagne ou qui s'y sont rendus volontairement, les résistants civils et armés qui combattent l'Armée rouge, parmi lesquels de nombreux adolescents, et enfin les soldats qui ont rejoint la Wehrmacht ou les SS. Ainsi, en Ukraine occidentale le pouvoir soviétique déporte activistes et sympathisants de l'Organisation des Nationalistes Ukrainiens (OUN) ainsi que les officiers et soldats de l'Armée Insurrectionnelle Ukrainienne (UPA), et les collaborateurs et soldats de la Division Galicia, composée de volontaires *Waffen SS*. Pour priver l'UPA du soutien des paysans, le NKVD/MVD (la police politique soviétique) brûle et déporte des villages entiers avec tous leurs habitants. La pratique la plus répandue est d'accuser les jeunes d'être membres de l'OUN et de les condamner à de longues peines dans les camps du goulag, alors que les membres de leurs familles sont déportés et mis au travail dans les kolkhozes du Kazakhstan ou en Sibérie. À partir de 1945, parmi les importantes minorités d'Allemands « ethniques » se trouvant sur les territoires libérés par l'Armée rouge en Roumanie, Yougoslavie, Hongrie, Bulgarie et Tchécoslovaquie, de nombreux jeunes adolescents sont déportés en URSS. De même, avec l'avancée de l'Armée rouge vers Berlin, en Hongrie puis en Allemagne les Soviétiques pratiquent des rafles massives et arbitraires pour déporter des centaines de milliers de prisonniers dont de nombreux adolescents, afin de les faire « contribuer » à la reconstruction du pays.

Enfances volées

- 17 La représentation et le traitement social des âges de la vie, notamment ceux de l'enfance, montrent une très grande diversité entre les cultures, les formations sociales et les époques historiques. Mais la primauté de la socialisation et de l'autorité familiales sur la socialisation extérieure ou institutionnelle apparaît comme un point commun des représentations culturelles de l'enfance. Les sociétés de l'Europe centrale et orientale, massivement touchées par les vagues de répression soviétique, sont pour la plupart majoritairement paysannes, avec des îlots de développement urbain. Dans le milieu social paysan de cette époque, l'enfance est une période de courte durée qui prend fin avec des travaux de dureté et de complexité croissantes confiés à l'enfant conduisant à l'entrée précoce dans l'âge adulte par le travail et par le mariage. En revanche, dans les milieux de paysans riches et surtout dans ceux de la bourgeoisie urbaine et de la noblesse, le statut

d'enfant est de plus longue durée et s'appuie sur des études régulièrement suivies, l'« adolescence » constituant une transition vers l'âge légal de la majorité et l'entrée postérieure dans la vie adulte.

- 18 En ce sens, une enfance « irrégulière » est le plus souvent le résultat d'un traitement familial, social ou politique de cette tranche d'âge qui subvertit les pratiques et représentations socialement acceptées et culturellement légitimées de la succession des âges en imposant des modes de socialisation extra familiaux. La diversité des expériences et des mémoires de ces années de déplacement ou de déportation tient à la différence de conditions et à leur empreinte traumatique, entre ceux qui sont déplacés en famille, ceux qui sont nés en déportation et ceux qui sont déportés seuls. Mais elle est aussi liée aux origines sociales et nationales et à la place que ces origines tiennent, pendant cette période historique, dans l'idéologie soviétique de la répression.
- 19 Ainsi, une origine paysanne pauvre offrait des ressources concrètes aux adultes et aux enfants plus âgés pour mieux supporter la rudesse des travaux forcés, alors qu'une origine urbaine, tout en étant source de grande fragilité, permettait parfois aux parents l'accès à des travaux administratifs plus protégés. L'apprentissage plus au moins rapide du russe était décisif pour la survie et la socialisation dans le modèle hiérarchique du camp. De même pour les enfants scolarisés dans les villages de déplacement, la maîtrise de la langue facilitait les interactions avec les autochtones.
- 20 La répression multiforme de très nombreux groupes sociaux orchestrée et institutionnalisée par le régime soviétique depuis ses débuts élargit rapidement le profil de ses victimes, effaçant les limites sociales et légales entre les âges de la vie. Par ailleurs, lors de l'occupation des Pays baltes et des territoires orientaux de la Pologne, la déportation et le déplacement forcé touchent des familles entières de plusieurs générations. À la fin de la guerre, dans les pays ayant fait partie de l'Axe, c'est sur la base d'une culpabilité collective de toute la population que les déportations frappent des préadolescents et adolescents isolés, souvent raflés au hasard et condamnés aux travaux forcés dans les camps du Goulag pour une durée de 5 à 10 ans.
- 21 Si la répression tend à effacer les frontières entre générations, en revanche, dès l'arrivée des populations aux lieux de détention, les itinéraires infantiles divergent selon la destination, soit dans les camps, soit dans les villages de peuplement. Dans les premiers, les travaux forcés extrêmement durs unifient sous les mêmes exigences de normes de production tous les âges, y compris l'adolescence. Par contre, dans les villages de déplacement, ces distinctions sont partiellement réactivées en fonction d'un idéal de rééducation, par un cursus scolaire censé être obligatoire pour les mineurs qui ne sont pas assignés à des travaux comme les adultes. Cependant, dans la pratique, notamment pendant les années de guerre, la séparation d'avec un père interné dans un camp, l'affaiblissement, la maladie ou le décès de la mère et l'existence de frères et sœurs plus jeunes dans des conditions d'extrême pénurie rendent souvent inévitable que nombre d'entre eux essayent d'assurer leur survie en s'impliquant dans des travaux d'adultes.

Arrachement et pertes

- 22 Dans le corpus de témoignages recueillis, le groupe le plus fourni d'enfants du goulag est constitué de mineurs en bas âge déportés avec leurs familles des territoires orientaux de la Pologne (Ukraine et Biélorussie occidentales), des Pays baltes et de la Moldavie avant

l'invasion de l'URSS, de l'Ukraine occidentale et des Pays baltes par les Allemands entre 1944 et 1953. Le corpus des témoins interviewés représente-t-il l'ensemble des enfants du goulag

- 23 Dans le témoignage de ces enfants, le moment de l'arrestation apparaît cristallisé par l'évocation de parents impuissants, humiliés et maltraités. Cette évocation constitue le moment émotionnellement le plus difficile dans la mise en récit tardive de la déportation, tant cette épreuve semble plus violente et dévastatrice que l'humiliation propre qui est rarement explicitée. Le caractère tacite de cette dernière peut être compris soit comme sa résorption dans l'épreuve des parents, dans une identification infantile retrouvée avec eux, soit comme son oblitération par le récit-écran de l'humiliation parentale.
- 24 Irina Tarnavska naît en 1940 à Lviv, en Ukraine occidentale désormais soviétique. Ses parents, paysans, sont déplacés de force dans la région de Tomsk en Sibérie, lors de la collectivisation en 1948. Évoquant le moment où la vie de sa famille a basculé, elle est saisie de sanglots irréprensibles qui accompagnent tout son récit :

« Quelqu'un frappe à la porte. Maman demande "Qui est là ?" On lui répond "Ouvre ! Les tiens." Maman ouvre. Des hommes armés, des soldats rentrent et disent à maman : "Prépare-toi, on t'emporte chez les ours blancs !" »

Maman commence à pleurer et ne se prépare pas. Elle avait de longues nattes. Il a pris maman par les cheveux et l'a tirée. Maman est tombée et il l'a traînée ainsi jusqu'au traîneau. Il y avait beaucoup de neige, sans doute plus d'un demi-mètre. C'est ainsi qu'on nous a traînés avec maman, nous avions 10 ans, 7 ans et le plus petit 5, et nous nous sommes préparés tout seuls¹⁵. »



Irina Tarnavska (au centre) en Sibérie, 1951 (© Irina Tarnavska)

- 25 Les enfants partent en déportation soit avec leurs deux parents, leurs frères et sœurs et parfois, comme en Pologne, avec les grands-parents et autres membres de la famille. Quand le père est condamné au camp, on les déportent sans lui. Cette disparition du père ou la mort de la mère fauchée par la faim, le froid ou le travail est souvent à l'origine

d'une promotion forcée de l'aîné comme « chef de famille ». Un tel évènement constitue à la fois un traumatisme de plus et l'émergence soudaine d'une identité d'adulte, qui semble paradoxalement resserrer pour la vie l'attachement à la mère, morte ou survivante, comme si l'enfant ne prenait pas seulement sa place mais aussi une partie de son identité.

- 26 Adam Chwaliński naît en 1928 en Polésie (aujourd'hui Biélorussie) dans une famille polonaise de colons civils. Le 10 février 1940, sa famille est arrêtée par le NKVD et déportée avec les 51 autres familles de son village natal. Après un voyage d'un mois, ils arrivent dans la région d'Arkhangelsk. En novembre 1941¹⁶ ils partent en Asie Centrale. Au Kirghizstan, Adam apprend la mort soudaine de sa mère :

« J'arrive et je vois une scène incroyable. Au milieu de la rue, ma petite sœur se tenait debout, bras en croix.

Elle criait, hurlait, pleurait. Elle avait dû comprendre ce qui s'était passé, que maman était morte. Et moi, quelque chose dans ma gorge s'était coincé. Rien, j'étais incapable de pleurer, de parler. J'avais perdu ma voix. Mon père n'était pas là, il était allé conduire mon frère aîné à l'hôpital. Les gens m'ont alors dit : "Adam, emmène ta sœur Gienia à l'hôpital, elle se tient là, près de sa mère morte et d'un moment à l'autre, elle peut mourir elle aussi. Elle est presque inconsciente." Je l'ai prise par la main et l'ai conduite à l'hôpital. [...] Quand je suis revenu en ville, mon père m'attendait seul. Désespéré, il m'a dit : "Tu sais quoi, maman a déjà été enterrée à la va-vite, enveloppée dans une couverture, quelque part par là, près de la rivière." Il ne m'a même pas montré l'endroit et m'a dit qu'il fallait y aller. Il s'était déjà renseigné pour savoir où on devait se présenter. [...] Nous sommes allés à l'autre bout de la ville, et soudain mon père s'est arrêté, comme s'il avait buté contre un mur, et s'est mis à délirer. Après sa traversée de la rivière glacée, il avait attrapé une pneumonie et avait un accès de fièvre. Mais moi, je ne savais pas ce que c'était. Je l'ai secoué et il m'a dit : "Rappelle-toi. Je vais mourir d'un instant à l'autre. Rappelle-toi, tu dois m'enterrer dans un cimetière¹⁷." »

- 27 De nombreux enfants finissent par perdre toute leur famille et, se retrouvant seuls, sont placés dans les orphelinats des lieux de déportation. Le plus souvent, ce placement signe le début d'une rapide perte de la mémoire de l'identité individuelle et ethnique, pour des enfants soumis à la pression de leurs condisciples et à l'endoctrinement continu dans les valeurs soviétiques dispensées par leurs éducateurs. Si certains survivent et rentrent, grâce à l'acharnement d'un membre de leur famille resté au pays, d'autres perdent le souvenir de leur origine et de leur identité pour toujours, leur vie ultérieure en URSS est hantée par une quête des origines éperdue et vaine¹⁸.

- 28 Peep Varju a quatre ans et demi lorsqu'en 1941 il est séparé de son père, condamné aux travaux forcés, et déporté d'Estonie dans la région de Tomsk, en Sibérie, avec sa mère enceinte, son frère et sa sœur. Toute sa famille tuée par faim, Peep fut placé dans un orphelinat sibérien.

« Moi je me suis sauvé car au printemps, quand la glace de l'Ob a commencé à fondre, des déplacés nous ont transportés, moi et d'autres orphelins, sur des bateaux à l'orphelinat. Quand je suis arrivé à l'orphelinat, je ne parlais que l'estonien. Je me souviens qu'il y avait une petite fille avec qui je parlais l'estonien. C'était un orphelinat pour des enfants en bas âge, ceux qui allaient à l'école étaient dans un autre orphelinat.

Puisqu'ils nous interdisaient de parler l'estonien, très rapidement j'ai oublié ma langue maternelle.

Il y a une scène que j'ai gardée en mémoire, un jour je me suis approché de cette petite estonienne, j'ai ouvert la bouche et je n'ai pas réussi à sortir un seul mot d'estonien. À l'orphelinat j'ai été très malade, il y a eu une épidémie de typhoïde et

j'ai failli y passer moi aussi. J'ai survécu tout juste, je ne sais plus combien de temps j'ai passé dans l'hôpital de l'orphelinat¹⁹. »



Peep Varju (au premier rang debout en bas à gauche) et les enfants de l'orphelinat dans les environs de Tomsk, Sibérie, été 1946 (© Peep Varju)

- 29 En Allemagne, Hongrie, Slovaquie et Roumanie, pays ennemis de l'URSS pendant la guerre, les préadolescents et adolescents sont arrêtés et condamnés aux travaux forcés, soit à la suite de rafles arbitraires, soit à cause de leurs origines familiales, ethniques ou de leur appartenance (parfois contrainte) à des organisations de jeunesse offrant une formation militaire²⁰. Dans les Pays baltes et en Ukraine occidentale, ce sont les jeunes résistants civils et armés qui constituent le gros du contingent des adolescents condamnés aux travaux forcés.
- 30 Le leitmotiv des récits tardifs de ces jeunes filles et garçons est le sentiment d'arrachement brutal et irrévocable à leur monde familial, de solitude radicale et d'isolement, doublé d'une sidération face à la violence de ce qui leur est arrivé, particulièrement pour ceux raflés au hasard.
- 31 Klara Hartmann naît en mai 1930 à Miskolc, dans le nord de la Hongrie, de parents paysans, morts très jeunes dont elle n'a aucun souvenir²¹. Elle est élevée par un oncle, sous-officier de gendarmerie à Gönc. Devant l'avancée de l'Armée rouge en janvier 1945, son oncle et sa tante s'enfuient en la laissant seule. Arrêtée, à l'âge de 14 ans, elle est interrogée et torturée pendant presque une année dans la prison de Kiev, puis condamnée pour espionnage au profit des Allemands à 10 ans de travaux forcés. Au camp de Vorkuta, elle travaille dans la construction. Harcelée par les détenues soviétiques de droit commun, refusant d'apprendre le russe, seule Hongroise dans le camp, elle demeure emmurée dans sa solitude.

« J'ai été en prison, enfermée avec des Russes. Donc, je ne pouvais pas vraiment parler, non plus. Au fond, je n'arrivais pas à réaliser ce qui m'arrivait, où j'étais, ce que je faisais là, ce qu'ils allaient faire avec moi. Après deux ou trois mois, ils m'ont transférée dans un cachot isolé. Et là ont commencé les interrogatoires, pour que j'avoue que j'étais une espionne, et pour qui je travaillais. Il y avait un interprète, un soldat de Transcarpathie qui parlait bien le hongrois. Il me disait d'avouer car si

je faisais durer ça longtemps, j'allais mourir en prison. Mais je lui ai dit : "Je n'ai pas été espionne. Je ne sais pas ce que c'est..." Il a insisté pour que je le dise, ce harcèlement, ce tiraillement a duré longtemps. Parce que les interrogatoires étaient de nuit, et de jour, on ne me laissait pas dormir. Il fallait rester debout dans la cellule toute la journée. Et un soldat veillait, à travers le judas, à ce que je ne me couche pas, mais que je me promène. [...] J'étais tellement vidée : ils ne me laissaient ni dormir ni manger. Alors, j'ai dit qu'effectivement, j'étais espionne, mais je devais aussi signer un papier comme quoi je l'étais. Il fallait aussi que je dise où j'avais appris, dans quelle école, qui étaient mes profs... À ça, je ne pouvais absolument pas répondre. [...] Eux, avec les conseils de l'interprète, ont écrit ce qu'ils pouvaient. Et vers Noël on m'a appelée au bureau et il fallait que je signe que j'en avais eu pour 10 ans. L'interprète m'a dit que je partais pour 10 ans de travail forcé, mais que je n'aie pas peur parce que ça se passerait bien pour moi, que je pourrais même peut être survivre, et qu'après 10 ans, je serais libérée et je vivrais en Russie. [...] J'étais presque contente...

Je ne peux pas raconter ou... comment dire... je ne sais pas décrire les choses qui me sont arrivées dans cette prison : il est arrivé qu'on me place sous un robinet d'où des gouttes d'eau tombaient sans arrêt sur ma tête. On me torturait aussi comme ça avec de l'eau froide. Ils appelaient ça "le box". J'ai failli finir gelée. Après, on me sortait pour aller aux interrogatoires²². »

- 32 Orest-Iouri Iarinitch naît en octobre 1934 à Lviv, en Ukraine occidentale, alors polonaise. À la fin de la guerre, à peine adolescent, il forme avec des camarades de classe un groupe clandestin « pour distribuer des tracts, inciter à la résistance civile contre les Soviétiques, et collecter des dons et de l'argent pour soutenir les combattants de l'armée insurrectionnelle ukrainienne (UPA) », qui combat contre l'Armée rouge dans les forêts des Carpates²³. En décembre 1949, âgé de 15 ans, ses camarades et lui, sortis de leur salle de classe, sont arrêtés. Après un long périple dans plusieurs prisons de l'URSS, dont la Boutyrka, à Moscou, il est condamné à cinq ans de travaux forcés pour trahison à la patrie et organisation antisoviétique.

« Ils nous ont convoqués chez le directeur, moi et mon ami Bogdan, et là il y avait la police politique qui nous attendait. Ils nous ont amenés d'abord à la prison Dzerjinski et puis après quelques jours, à la prison de la rue Lonsky. La cellule était petite avec juste une minuscule fenêtre, il n'y avait pas de lit ni de matelas, on dormait par terre, on se couvrait avec nos manteaux et à la place du coussin on utilisait nos bottes ! La nuit on ne pouvait pas dormir, la porte était tout le temps ouverte et on nous emmenait aux interrogatoires. Nous étions très nombreux, 35/40 par cellule. Le jour commençait par la prière. S'il n'y avait pas de prêtre, c'était le plus vieux de la cellule qui assurait la fonction ; et puis arrivait le petit déjeuner, du thé et du pain, rien de plus²⁴. »



Orest Iarinitch à 15 ans, juste avant son arrestation, Lviv, 1949 (© Orest Iarinitch)

- 33 Si le sentiment de solitude, d'abandon et de désespoir peut persister longtemps après leur arrivée dans le camp, la mémoire des années de déportation s'organise souvent autour de rencontres créatrices de liens d'affinité ou d'amitié qui semblent occuper le vide laissé par la famille perdue et donner un sens humain à une expérience extrême. Elles sont revécues et restituées par des récits tardifs comme le début d'une maturation soudaine et sans transition, marquée d'actes de survie ou d'entraide dont chacun apparaît à la fois comme source de fierté et comme ressource, et qui se révèlent, après coup, constructrices de la force nécessaire pour affronter la vie au retour. La métaphorisation de l'expérience du goulag comme « école » ou « université » dans les récits en témoigne.
- 34 Klara Hartmann, transférée à partir de 1949 au Steplag du Kazakhstan, destiné uniquement aux détenus « particulièrement dangereux », y connaît l'entraide et la solidarité dans une brigade majoritairement ukrainienne.
- « C'était quand même dur, c'était souvent horrible mais en quelque sorte, je sentais... ou plutôt je sens ça maintenant, avec le recul, que dans le camp j'ai traversé plein de choses qui ont été importantes pour ma vie, qui étaient peut-être nécessaires dans ma vie, pour mon expérience... je ne sais pas vraiment... c'était comme une école... mais une école très amère...
Là, dans le camp politique, il y avait un respect mutuel, une solidarité, une entraide. Les Ukrainiennes recevaient des colis de chez elles, elles les partageaient même si ce n'était pas beaucoup, parfois juste un petit bout. La chef de brigade... elle était aussi ukrainienne. Elle aussi recevait toujours des colis et elle les partageait avec tout le monde... C'était une très belle chose, un sentiment de dignité... on s'aidait l'une l'autre, peu importait si on était lituanienne, lettonne ou de n'importe où... on se liait d'amitié et on était ainsi ensemble²⁵. »
- 35 Le récit de ceux qui comme Orest-Iouri Iarinitch sont arrêtés et déportés avec des camarades restitue leur vécu au pluriel – par l'utilisation constante du « nous » – qui

transforme l'expérience propre du camp en histoire d'épreuves surmontées par une sorte de fratrie. Iarinitch purge sa peine dans différentes sections du camp de Mordovie, un camp spécial pour prisonniers particulièrement dangereux.

« De la prison Boutyrka, à Moscou nous avons été amenés à la station de Pot'ma, en Mordovie, puis à Piaty. Nous avons été placés en quarantaine et c'est pendant cette période que nous avons rencontré les Estoniens, les Lettons, les Lituanais. Il n'y avait pas d'ennemis entre nous. Au contraire ils nous aidaient. Ils avaient un fromage sec qui nous aidait à mieux supporter la faim. À la fin de la quarantaine nous avons été assignés au 3^e *lagpunkt* du camp de Mordovie. Nous avons droit de recevoir une lettre par an et un colis tous les trois mois²⁶. »

- 36 Une autre figure de l'enfance au goulag est celle des enfants qui naissent en déportation. Dès lors, leur expérience première n'est pas l'arrachement et la violence de l'arrestation ni de l'humiliation et l'impuissance des parents. Leurs souvenirs semblent empreints du « naturel » d'une petite enfance dont l'ordinaire est la vie en déportation.
- 37 Ils grandissent dans ce milieu et sont souvent scolarisés. Leur instruction tend à les marquer des valeurs sociales, culturelles et politiques du régime soviétique qui leur font parfois concevoir des projets d'appartenance à l'organisation de la jeunesse communiste ou l'ambition d'une vie d'« adulte soviétique ».
- 38 Nadejda Tutik naît en 1950 à Omsk, en Sibérie, là où ont été déportés ses parents quelques années auparavant, lors de la collectivisation des terres en Ukraine occidentale. Elle y passe toute son enfance et son adolescence, car ses parents ne sont autorisés à rentrer à Lviv qu'en 1969. Dans son récit, elle insiste à plusieurs reprises sur la manière dont le fait d'y être née a déterminé sa perception de la Sibérie et de la vie en déportation. C'est surtout en évoquant son adhésion au *Komsomol*, (l'organisation de la jeunesse communiste) qu'elle détaille la différence entre elle et son cousin, qui avait été déporté à l'âge de 10 ans et avait perdu un frère lors du transport. Il « portait dans son âme un sentiment de profonde humiliation ». Il n'avait jamais voulu demander à entrer au *Komsomol*, il haïssait les autorités soviétiques et paya lourdement sa révolte car « ils ont empêché sa promotion ». En revanche, malgré l'origine sociale des parents et leur condition de déplacés qui constituait en général un obstacle majeur à l'entrée au *Komsomol*, cette entrée fut « très simple » pour elle : « J'étais née là-bas, j'avais grandi avec eux, nous étions amis et tout le monde a voté positivement lors de ma demande. » Aujourd'hui, racontant qu'elle avait voulu étudier la médecine pour devenir agent sanitaire et aller travailler dans la taïga profonde, elle dit en riant « j'étais une *komsomolka* romantique !²⁷ »
- 39 Ces récits font souvent apparaître un genre de dédoublement entre ces souvenirs et une mémoire postérieure critique, reconstruite au moment où, adultes, les témoins apprennent les souffrances et violences endurées par leurs parents.
- 40 Sandra Kalniete naît à Togur en Sibérie en 1952, de deux parents déportés lors des deux grandes vagues qui touchent la Lettonie : sa mère lors des opérations de juin 1941 ciblant les « éléments socialement dangereux », son père en 1949 car fils de « bandit » (les résistants qui se battaient contre l'Armée rouge et la soviétisation de la Lettonie).
- « Je me souviens très clairement du moment où j'ai compris. Je faisais des études à l'académie des Beaux-arts, j'apprenais l'histoire de l'art et on devait mémoriser une multitude de tableaux, sculptures de différents artistes. Pendant les examens, mes livres étaient ouverts autour de moi, dont un livre d'un peintre russe avec un tableau qui figurait un bateau tiré par des forçats [elle parle du tableau d'Ilia Repine, *Les Bateliers de la Volga*]. Ma mère a regardé ce tableau et elle m'a dit : "moi

j'avais 16 ans quand je traînais ainsi les bateaux". Elle a dit ça avec une voix tout à fait normale. Et soudainement, j'ai tout compris. Ma mère avait 30 ans quand elle est rentrée de Sibérie, moi aussi j'avais 30 ans, mais moi, entre 16 et 30 ans, j'avais eu une si belle vie ! Depuis ce moment, la Sibérie a été toujours avec moi²⁸. »



Sandra Kalniete et sa mère Ligita dans les rues de Togour, Sibérie, printemps 1957 (© Sandra Kalniete)

- 41 C'est ce « traumatisme après coup » qui fonde une nouvelle mémoire teintée d'une forte affectivité et construite comme un héritage mémoriel dont la responsabilité dans la transmission transforme le sujet en témoin. Ainsi Sandra Kalniete devint l'un des membres fondateurs du Front populaire de Lettonie et l'un des acteurs politiques de la transition lettone, occupant les postes d'ambassadeur auprès de l'ONU, puis de commissaire européenne et de ministre des Affaires étrangères. Après avoir lu *Les cygnes sauvages* de Jung Chang, elle décida d'écrire l'histoire de ses familles, maternelle et paternelle. Ses Mémoires, publiés en 2001²⁹, devinrent rapidement une référence majeure du récit mémoriel public de la répression soviétique en Lettonie. Depuis, elle milite pour que cette répression soit reconnue par les instances européennes comme « génocide ». Enfant d'un couple dont l'une fut déportée lors de la première vague de répression et l'autre lors de la seconde, la légitimité de sa figure politique s'alimente dans cette généalogie cumulative des souffrances collectives lettones dont elle devient la représentante et le symbole.

Grandir en déportation

- 42 Dans les récits des témoins, le travail forcé, la faim, le froid, la maladie et la mort sont des épreuves qui ravagent et souvent détruisent les corps et les âmes et elles apparaissent le plus souvent étroitement entrelacées, se renvoyant l'une à l'autre. Les témoignages d'enfants nés au goulag ou déportés avec leur famille relatent ces épreuves comme

englobant le groupe familial et touchant à tour de rôle l'un ou l'autre de ses membres. En revanche, les récits des adolescents condamnés aux travaux forcés les décrivent fréquemment comme autant d'étayages de leur irrémédiable sentiment de perte de soi, de solitude et d'isolement. Mais, dans les deux cas, ces épreuves, juxtaposées ou cumulées, forment ensemble l'arrière-fond de tous les événements marquants du temps de la déportation. Leur expérience simultanée alimente un constant sentiment de peur traversé par des moments de fierté quand l'entraide, les stratégies individuelles ou encore les aléas des transferts arrivent à en alléger le poids omniprésent pour un bref moment.

- 43 Il est permis de supposer que la vie infantile en déportation et en camp a été marquée par des violences entre enfants d'origines différentes, de même que par des actes violents ou dégradants commis par des adultes détenteurs de l'autorité (officiers de la police politique, enquêteurs, gardiens, *komandants*, éducateurs dans les orphelinats et maîtres d'école), ou par les détenus appartenant au monde de la pègre dans les camps. Bien que le parti pris de notre méthode de collecte de témoignages ait été de laisser aux témoins une grande liberté dans le choix de l'évocation du vécu personnel, l'absence ou le caractère allusif de l'évocation de ces violences subies est frappante. Cela invite à l'approfondissement de la recherche mais aussi à considérer l'oblitération ou le non-dit en tant que langage, complémentaire à la parole dans la narration des expériences traumatisantes.
- 44 Rimgaudas Ruzgys naît en 1937, dans le nord de la Lituanie³⁰. Ses parents sont des paysans aisés. Lors de la collectivisation des terres, en mai 1948, la famille Ruzgys est arrêtée et déportée en Bouriatie, en Sibérie méridionale. Quelques jours après leur arrivée « tout le monde a commencé à travailler ». La mère de Rimgaudas est affectée dans une briqueterie,
- « mais qui n'avait de briqueterie que le nom. Le travail se faisait comme au temps du servage. Les femmes creusaient l'argile avec les mains, foulaient l'argile avec les pieds et moulaient les briques à la main. Il faisait déjà très froid et maman est

rapidement tombée malade. Ses jambes ont gonflé à cause du foulage de l'argile froide³¹ ».



Élèves de l'école de Khara-Koutoul, Bouriatie, Sibérie, 1954 (© Rimgaudas Ruzgys)

- 45 Son père est envoyé aux travaux forestiers. Dans un premier temps, ils doivent construire des baraques pour les déplacés avant que la première neige ne tombe. En automne, la famille déménage dans le nouveau village de Moïga, dont les déportés ont construit les baraques. Ce premier hiver apparaît le plus difficile :

« En hiver, il faisait -40° C. La baraque était construite avec des billes de bois vert et, en chauffant, des gouttes de condensation tombaient sur nos têtes. Il n'y avait pas de scierie et nous faisons des planches en coupant les billes de pin avec une cognée. Nous avons fait le sol, les murs et le plafond avec ces planches. Le sol, nous l'avons couvert avec de la terre pour avoir plus chaud. Comme la baraque était construite sans fondations, nous avons couvert les murs de l'extérieur, jusqu'aux fenêtres,

avec de la terre. À l'intérieur de notre pièce, nous avons construit une sorte de lit en planches de deux étages³². »



La mère et la sœur (à gauche) de Rimgaudas Ruzgys avec des amies. Bouriatie, Sibérie, 1954
(©Rimgaudas Ruzgys)

- 46 Après quelques mois de déportation, la mère d'Adam Chwaliński tombe gravement malade, Adam avait 11 ans et demi, et sa sœur Ewa 14 ans, quand ils accompagnent leur père – également en mauvaise santé, mais jugé apte à travailler – dans la taïga où ils s'initient à la coupe de bois.

« Ma soeur, bien que mon aînée de trois ans, avait peur de monter sur les troncs, parce qu'il fallait grimper à un mètre et demi ou deux au-dessus du sol. Les racines de ces arbres gigantesques étaient peu profondes mais très étendues : quand l'arbre chutait, les chablis étaient couverts de terre sur plusieurs mètres de haut. Alors je me plaçais en haut, ma soeur en bas, et on sciait. Et peu avant d'arriver au bout, cela craquait et tout ce tas chutait dans la boue. C'était dangereux : si j'avais été projeté en bas et écrasé sous ce tas, je n'aurais pas pu en ressortir³³. »



Adam Chwaliński (premier en haut à droite) dans l'orphelinat polonais de Tokmak, Kirghizstan, 1946
(© Adam Chwalinski)

- 47 Rimgaudas, lui, se retrouve dès le premier hiver à l'école construite par les déplacés. Il n'y avait que quatre élèves lituaniens dans sa classe parce que la plupart des enfants allaient travailler pour aider leurs familles à survivre. Il entre directement en quatrième année. Étudier en russe lui pose des problèmes, mais il est doué pour les sciences exactes. Il finit l'année à la fin de ce premier hiver avec une lettre de félicitations, cependant, dès le mois de mai, il arrête ses études pour aller travailler. Il n'a que 11 ans, et son premier travail consiste à marquer le bois coupé :

« Quand on coupait le bois, je mesurais le diamètre de la bille et je mettais un tampon qui signifiait que la bille était comptée. Il y avait beaucoup de neige en hiver. Pour se chauffer, on faisait un feu sur lequel on réchauffait le pain gelé et on faisait fondre la neige dans une boîte en fer. C'était notre thé³⁴... »



Rimgaudas Ruzgys avec des enfants traversant les marais, Bouriatie, Sibérie, 1955 (© Rimgaudas Ruzgys)

- 48 Après trois ans à Oukhta, dans la république des Komis, Klara Hartmann est transférée dans le Kazakhstan, à la construction d'un nouveau complexe concentrationnaire, le Steplag, un des dix camps spéciaux pour « prisonniers particulièrement dangereux » créés à partir de 1948 sur tout le territoire soviétique à proximité de camps déjà existants. « Très vite, les gardiens les affectent à creuser encore la terre et à faire du pisé pour la construction d'un camp. La première grande baraque, destinée aux femmes, puis la seconde, pour les hommes, et le mur de séparation entre les deux [furent] terminés avant l'arrivée du froid. Ils construis[ir]ent ensuite d'autres baraques, la cuisine, les bains et les latrines, les bureaux et logements pour les gardiens et la direction³⁵. »

« Nous étions organisées en brigades spécialisées, qui dans le terrassement, qui à la carrière, qui dans la briqueterie. Les femmes travaillaient beaucoup plus que les hommes : c'était toujours nous qui étions affectées pour le travail la nuit. Ensuite, nous avons aussi construit la ville : des appartements, c'est-à-dire des pièces à la russe pour des familles de travailleurs libres, puis l'usine de raffinage de l'uranium que les hommes extrayaient d'une mine qu'on disait très dangereuse à une quarantaine de kilomètres de là³⁶. »

- 49 L'expérience continuelle de la faim constitue l'arrière-plan de tous les récits. À Lviv, en octobre 2010, Irina Tarnavska évoque en larmes cette faim omniprésente et les difficultés pour se procurer le moindre produit comestible :

« Nous attendions maman, quand maman revenait du travail, pour manger ensemble. Je suis allée m'asseoir près de la marmite et j'ai essayé d'humer le parfum des pommes de terre. C'est ainsi que je me nourrissais ! Et quand maman est rentrée du travail, nous avons mangé les pommes de terre et voilà³⁷. »

- 50 Peep Varju se souvient de l'extrême dénuement des derniers jours de vie avec sa famille avant leur disparition :

« Je me rappelle de ce petit *khutor* (ferme isolée) où on vivait tous ensemble, on dormait par terre, c'était extrêmement étroit et il faisait très froid et je me rappelle que nous étions toujours affamés. Je vois encore ma mère qui prenait des affaires

avec elle, elle sortait et quand elle rentrait on pouvait manger quelque chose.

À la fin, on est restés sans aucuns vêtements, elle avait tout vendu pour de la nourriture, mis à part une robe de chambre, je n'avais plus rien à me mettre³⁸. »

- 51 Dans les lieux de déportation, la scolarisation et la compagnie d'autres enfants pouvaient parfois reconstituer des bribes d'une enfance « normale », en trompe-l'œil, et colorer les souvenirs par l'évocation de découvertes, de jeux et de moments d'insouciance partagés entre enfants. Irina Tarnavska les évoque ainsi :

« Il n'y avait pas vraiment d'endroit où jouer. En été on travaillait et on était tellement fatigués qu'on n'avait pas envie de jouer et l'hiver on allait à l'école. Après l'école, je faisais un peu de ski. Plus tard, quand nous sommes devenues un peu plus grandes, on a joué à des jeux d'enfants, comme le chat perché. Moi, je me souvenais encore de jeux ukrainiens et on y a joué.

On était jeunes, on avait tellement envie de s'amuser ! Et plus tard, on a commencé à danser ; à ce moment les déportés avaient construit un club et il y avait quelqu'un qui jouait de l'accordéon. On organisait des danses, parfois du cinéma. Il y avait aussi une chorale à l'école ; j'ai même des photos³⁹ ! »

- 52 Silva Linarte naît en 1939 au sud-est de la Lettonie. Sa famille, relativement aisée, attache une grande importance à l'instruction et à la culture⁴⁰. En juin 1941, son père, ayant refusé de dénoncer des collègues instituteurs, est arrêté et condamné aux travaux forcés au Viatlag, où il meurt en 1942. Silva, sa mère et ses sœurs sont reléguées dans la région de Krasnoïarsk, en Sibérie.

« Imaginez, à notre âge, on rentrait de cette terrible taïga, et on courait danser. On courait danser, les Lituaniens jouaient de l'accordéon. La jeunesse, c'est quelque chose d'incompréhensible, quelque chose qui aide les gens à survivre. Je peux donc dire que les Lituaniens ont sauvé une génération de Lettons grâce à leur sens de la musique. Voilà⁴¹ ! »

- 53 Dans le récit d'Irina Tarnavska, à l'instar de nombreux autres, les souvenirs de la faim et du froid se colorent de l'étonnement ressenti devant l'abondance estivale d'une forêt sibérienne qui apparaît à la fois belle et nourricière. Ainsi l'image de la Sibérie se dédouble, dans ces récits tardifs, entre la peur inspirée par la proximité des loups et des ours, l'expérience d'une sauvagerie glacée et meurtrière et celle d'une abondance de ressources pendant les brefs mois d'été, d'autant plus saillante qu'elle contraste avec l'extrême dénuement des humains.

- 54 L'ambivalence émotionnelle omniprésente dans les évocations de l'environnement naturel semble tenir à la démesure du monde de la taïga, qui fait écho à celle de la répression subie et tranche sur la nature domestiquée des villages d'origine :

« En Sibérie on trouve beaucoup de champignons, de baies. Les parents n'avaient pas le temps, mais nous, les enfants, on allait dans la forêt chercher des baies et des champignons. C'est ainsi que nous avons survécu. Nous avons tellement faim, nous étions tellement maigres, tous. Moi j'avais juste de la peau tendue sur mes os.

Nous cherchions des myrtilles, on avait tellement envie de quelque chose de sucré ! Alors on a ramassé des myrtilles et on les a faites cuire, mais que c'était mauvais ! Aigre comme du vinaigre. Alors après on les a mangées crues. Il y avait de tout, des framboises, des airelles, des myrtilles et puis juste avant le début de l'hiver on allait chercher des canneberges dans les marécages et quand le premier froid arrive, la canneberge devient toute rouge, c'était tellement beau⁴² ! »

- 55 En 1947, Silva Linarte, qui a bénéficié d'une mesure lui permettant de rentrer en Lettonie après 5 ans d'exil en tant qu'orpheline de père, est à nouveau déplacée de force avec sa mère et ses sœurs en 1950. Malgré son enfance marquée par la mort du père dans le camp du Viatlag et sa double déportation, elle évoque dans ces termes la Sibérie :

« Je ne sais pas pourquoi la Sibérie est devenue le lieu de la souffrance des exilés. Elle est le plus bel endroit du monde ! Tout y pousse, des fleurs merveilleuses, des baies de toutes sortes. Ils en ont fait un lieu d'exil, de souffrance des peuples, alors qu'ils auraient dû en faire un centre international de vacances⁴³ ! »

En guise de conclusion

- 56 La première particularité des ces enfances déportées dessinée par ces récits tardifs est leur grande diversité, qui rend difficile la construction d'une typologie. Quelques points communs émergent cependant. En premier lieu le vécu d'une rupture qui se condense dans l'évocation de l'extrême brutalité et soudaineté des arrestations massives. Elles font voler en éclats, en l'espace de quelques heures, la structure domestique de socialisation et d'autorité familiale encadrant la vie des enfants et les contraignent à saisir instantanément de nouvelles règles et à développer des pratiques de survie dans des situations successives d'éclatement de la famille, de disparition de certains de ses membres et de menace continue pesant sur les autres.
- 57 Dans les camps et les villages de peuplement, la dépossession des parents de leurs capacités de décision et d'autorité par l'organisation administrative de la répression s'accomplit par l'imposition d'un modèle de socialisation institutionnel unique. Cette resocialisation forcée s'appuie aussi sur les conditions de vie dans les baraquements qui instaurent une promiscuité forcée permanente entre individus d'origines sociales, nationales et religieuses différentes, rendant aléatoire toute intimité physique et relationnelle, et contribuant ainsi à la discontinuité des liens familiaux.
- 58 Le second point commun des témoignages est l'évocation des tentatives de réinvestissement et de reconstruction interne de ces liens familiaux, qui apparaissent comme des remparts contre le sentiment de perte d'identité sous la menace continue de disparition de la famille. Elles se manifestent par la prise de responsabilité dans la survie des proches conduisant à une maturation précoce et rapide. Dans les récits ultérieurs, la remémoration souvent minutieuse des relations de famille semble avoir pour fonction de réaffirmer des liens généalogiques et leur continuité déchirée par le système soviétique.
- 59 Les récits tardifs de l'enfance en déportation mettent aussi en œuvre d'autres formes spécifiques de reconstruction mémorielle. Ainsi, nombre d'entre eux rendent compte d'un moment ultérieur à la déportation où, adultes, les témoins mesurent l'ampleur des souffrances et des humiliations de leurs parents et découvrent souvent les conditions de leur disparition en déportation.
- 60 Cette prise de conscience superpose à leurs souvenirs d'enfants une espèce de mémoire secondaire par procuration, celle de leurs aînés, créant une sorte de « dédoublement mémoriel ». Ce décalage entre une mémoire d'enfant attachée à un quotidien en demi-teinte et la prise de conscience plus tardive des dures épreuves endurées par les parents marquent les récits de l'empreinte d'une ambiguïté émotionnelle et de culpabilité. Une autre spécificité de cette expérience infantile de la déportation semble être le poids de cette dernière dans la relation ultérieure avec les parents vivants ou morts. Il se traduit par un attachement intense, menant jusqu'à l'identification avec eux lors de la mise en récit, un attachement suscité par leurs souffrances et le besoin de les protéger, eux et leur mémoire. Ce sentiment peut aller de pair avec celui d'une dette de vie, comme si le calvaire des parents était le prix de leur survie.

- 61 Il nous reste à interroger le biais introduit dans ces récits par leur mode de production, à savoir une mise en scène technique de l'enregistrement des témoignages, nécessaire pour un archivage durable, le cadrage de l'entretien sur l'expérience du goulag et l'identité « occidentale » des interviewers.
- 62 Ces récits émergent en général dans les espaces nationaux après une longue période de latence et d'oblitération liée au régime de silence et de secret imposé par le système communiste qui a empêché l'émergence d'un discours public sur la déportation. Dès la fin des régimes communistes, cette hibernation d'une mémoire collective a fait place à un besoin social pressant de témoignages archivistiques et oraux sur la répression soviétique pouvant servir de base à la légitimité politique de nouveaux acteurs et institutions démocratiques. Le récit collectif national qui en est issu offre désormais des éléments discursifs socialement légitimes pour construire les récits individuels et familiaux, transformant ainsi des « souvenirs » en témoins. Le dispositif de notre enquête a certainement réactivé chez nos interlocuteurs ce processus. La perspective d'une diffusion de leurs récits au-delà des frontières nationales semblait répondre aux sentiments de dette mémorielle vis-à-vis des disparus, qui parcourt tous les récits.
- 63 Si ces derniers mobilisent parfois des expressions provenant du discours public national concernant le goulag, l'intensité existentielle de cette expérience y semble déborder vers un langage personnel chargé d'images qui renoue avec l'enfance. Le caractère tardif de ces récits constitue peut-être un filtre émotionnel : bien loin de l'expression d'une haine ou d'une rancune, ces enfants déportés restituent une expérience toute en nuances à plusieurs lectures.

NOTES

1. MARGOLINE Jules, *La condition inhumaine. Cinq ans dans les camps de concentration soviétiques*, Paris, Calmann-Lévy, 1949 (Édition partielle). L'ouvrage n'a été publié dans son intégralité qu'en 2010 : Julii Borisovic Margolin, *Voyage au pays des Ze-Ka*, Paris, Le Bruit du temps, 2010 ; HERLING-GRUDZNSKI Gustaw G., *A World Apart : a Memoir of the Gulag*, Londres, Heinemann, 1951 ; GUINZBOURG Evguénia S., *Le Vertige*, Paris, Le Seuil, 1980 et *Le ciel de la Kolyma*, Paris, Seuil, 1983.

2. SOLJENITSYNE Alexandre I., *L'Archipel du Goulag. 1918-1956, essai d'investigation littéraire*, Paris, Le Seuil, tome III, 1976.

3. Certains ouvrages représentent des exceptions significatives : CONQUEST Robert, *Kolyma, The Artic Death camps*, Londres, McMillan, 1978 ; GROSS Jan T., *Revolution from Abroad. The Soviet Conquest of Poland's Western Ukraine and Bielorussia*, Princeton, Princeton University Press, 1988.

4. JAKOBSON Michail, *Origins of the Gulag. The Soviet Prison Camp System 1917-1934*, Lexington, University Press of Kentucky, 1993.

5. IVANOVA Galina M., *Labor Camp Socialism. The Gulag in the Soviet Totalitarian System*, Armonk (N. Y.), Sharpe, 2000 ; KHELVNIUK Oleg V., *History of the Gulag. From Collectivization*

to the Great Terror, Londres, Yale University Press, 2004 ; POHL J. Otto, *The Stalinist Penal System. A Statistical History of Soviet Repression and Terror, 1930-1953*, Jefferson, McFarland and Co., 1997 ; POHL J. Otto, *Ethnic Cleansing in the USSR, 1937-1949*, Westport, Greenwood, 1999 ; VIOLA Lynne, *The Unknown Gulag. The Lost World of Stalin's Special Settlements*, New York, Oxford University Press, 2007 ; WERTH Nicolas, *La terreur et le désarroi. Staline et son système*, Paris, Perrin, 2007 et *L'île aux cannibales : 1930, une déportation-abandon en Sibérie*, Paris, Perrin, 2008.

6. POLIAN Pavel, *Against Their Will : The History and Geography of Forced Migrations in the USSR*, Budapest, Central European University Press, 2004 ; BUGAI Nikolai F., *The Deportation of Peoples in the Soviet Union*, Commack (N.Y.), Nova Science Pub Inc., 1996 ; ZEMSKOV Victor N., *Specposelency v SSSR, 1930-1960*, Moscou, Nauka, 2003.

7. CRAVERI Marta, « Forced Labour in the Soviet Union between 1939 and 1956 », in DUNDOVICH Elena, GORI Francesca, GUERCETTI Emanuela (dir.), *Reflexion on Gulag*, Milan, Annali della Fondazione Feltrinelli, 2003, p. 25-60.

8. ADLER N. A., *The Gulag Survivor Beyond the Soviet System*, Somerset, Transaction Publishers, 2002 ; GREGORY Paul R., LAZAREV Valery (dir.) *The economics of forced labor : The Soviet Gulag*, Stanford, Hoover Institution Press, 2003 ; DOBSON M., *Khrushchev's Cold Summer. Gulag Returnees, Crime, and the Fate of Reform after Stalin*, Ithaca, Cornell University Press, 2009.

9. GRUDZINSKA-GROSS Irena, GROSS

Jan T.

(dir.), *War Through Children's Eyes : The Soviet Occupation of Poland and the Deportations, 1939-1941*,

Stanford

,

Hoover

Institution

Press

, 1981 ; FRIERSON Cathy A., VILENSKY Semyon S., *Children of the Gulag*, New Haven and London, Yale University Press, 2010.

10. « Surtout les enfants... », BENSOUSSAN Georges (dir.), *Le Monde Juif/Revue d'Histoire de la Shoah*, n° 155, CDJC, 1995, p. 265. Voir aussi l'ouvrage de synthèse : COQUIO Catherine et KALINSKY Aurélie (dir.), *L'enfant et le génocide*, Paris, Robert Laffont, 2007, et l'impressionnante bibliographie qu'il contient.

11. Les apports essentiels de la méthodologie de l'histoire orale dans la construction d'une histoire de l'enfance sont bien connus. Voir THOMSON Paul, *The Edwardians : the remaking of British society*, Londres, Weidenfeld and Nicolson, 1975.

12. Il s'agit du projet « Les Archives Sonores de l'Europe du Goulag » qui a eu comme résultats principaux la création d'archives sonores et iconographiques (archives sonores Mémoires européennes du Goulag, Paris, Cercec/rfi), la mise en ligne en mars 2011 du Musée virtuel

museum.gulagmemories.eu

et la publication de l'ouvrage BLUM Alain, CRAVERI Marta, NIVÉLON Valérie (dir.), *Déportés en URSS, Récits d'Européens au Goulag*, Paris, Autrement, 2012.

13. Voir le corpus recueilli par Memorial et en partie publié.

14. Le corpus d'entretiens constitué par les chercheurs participant au projet « Les Archives sonores de l'Europe du Goulag » comprend 170 témoignages recueillis dans les Pays baltes, en Pologne, Ukraine, Hongrie, Roumanie, Tchéquie, Slovaquie et Allemagne. Au gré des vagues successives de déportation d'Européens toutes les couches sociales seront touchées. 2/3 des témoins ont été déplacés de force dans les villages de peuplement en Sibérie et au Kazakhstan et un 1/3 dans les camps de travail parsemés dans toute l'étendue du territoire soviétique.

15. Archives sonores. Mémoires européennes du Goulag, Cercec/rfi, Paris, entretien avec Irina Tarnavska, Lviv, 21 octobre 2009.

16. Suite aux accords entre le gouvernement polonais en exil et l'Union soviétique et à l'amnistie du mois d'août 1941 pour tous « les citoyens polonais se trouvant actuellement sur le territoire soviétique soit en qualité de prisonniers de guerre, soit sur d'autres fondements ».

17. Témoignage d'Adam Chwaliński. NIEWIEDZIAL Agnieszka, « Se battre et combattre », in BLUM Alain, CRAVERI Marta, NIVÉLON Valérie (dir.), *Déportés en URSS...*, p. 91-92.

18. Voir le film, *Les enfants du Goulag*, auteurs : Madina Vérillons Djoussoeva et Guillaume Vincent, réalisateur : Romain Icard, production Utopic, Les Films en Vrac, 2011.

19. Archives sonores. Mémoires européennes du Goulag, Cercec/rfi, Paris, entretien avec Peep Varju, Tallin, 19 janvier 2009.

20. Par exemple les jeunesses hitlériennes en Allemagne, ou le *Levente* en Hongrie.

21. Archives sonores. Mémoires européennes du Goulag, salle biographique Klara Hartmann : [

<http://museum.gulagmemories.eu/fr/salle/klara-hartmann>

].

22. *Ibid.*

23. Archives sonores. Mémoires européennes du Goulag, salle biographique Orest-Iouri Iarinitch : [

<http://museum.gulagmemories.eu/fr/salle/orest-iarinec-1>

].

24. *Ibid.*

25. Archives sonores. Mémoires européennes du Goulag, salle biographique Klara Hartmann : [

<http://museum.gulagmemories.eu/fr/salle/klara-hartmann>

].

26. Archives sonores. Mémoires européennes du Goulag, salle biographique Orest-Iouri Iarinitch : [

<http://museum.gulagmemories.eu/fr/salle/orest-iarinec-1>

].

27. Archives sonores. Mémoires européennes du Goulag, Cercec/rfi, Paris, entretien avec Nadejda Tutik, Lviv, 22 octobre 2009.

28. *Ibid.*, entretien avec Sandra Kalniete, Riga, 14 janvier 2009.
29. KALNIETE Sandra, *En escarpins dans les neiges de Sibérie*, Paris, Editions des Syrtes, 2003, (traduction).
30. Archives sonores. Mémoires européennes du Goulag, salle biographique *Rimgaudas Ruzgys* : [
<http://museum.gulagmemories.eu/fr/salle/rimgaudas-ruzgys>
].
31. MACIULYTEJurgita, « Une âme de paysan », in BLUM Alain, CRAVERI Marta, NIVÉLON Valérie (dir.) *Déportés en URSS...*, p. 258-259.
32. *Ibid.*
33. Témoignage d'Adam Chwalinski. NIEWIEDZIAL Agnieszka, « Se battre et combattre », in BLUM Alain, CRAVERI Marta, NIVÉLON Valérie (dir.), *Déportés en URSS...*, p. 88.
34. Témoignage de Rimgaudas Ruzgys. *Ibid.*
35. LOSONCZY Anne Marie, « Survivre. L'école amère et l'humour de Dieu », in BLUM Alain, CRAVERI Marta, NIVÉLON Valérie (dir.), *Déportés en URSS...*, p. 150-151.
36. Témoignage de Klara Hartmann. *Ibid.*, p. 151.
37. Archives Sonores. Mémoires européennes du Goulag, salle thématique *La faim* : [
<http://museum.gulagmemories.eu/fr/salle/la-faim>
].
38. Archives sonores. Mémoires européennes du Goulag, Cercec/rfi, Paris, entretien avec Peep Varju, Tallin, 19 janvier 2009.
39. Archives sonores. Mémoires européennes du Goulag, Cercec/rfi, Paris, entretien avec Irina Tarnavska, Lviv, 21 octobre 2009.
40. DENIS Juliette, « Les images de l'enfance », in BLUM Alain, CRAVERI Marta, NIVÉLON Valérie (dir.), *Déportés en URSS...*, p. 109-131.
41. Archives sonores. Mémoires européennes du Goulag, salle biographique Silva Linarte : [
<http://museum.gulagmemories.eu/fr/salle/silva-linarte>].
42. Archives sonores. Mémoires européennes du Goulag, Cercec/rfi, Paris, entretien avec Irina Tarnavska, Lviv, 21 octobre 2009.
43. Archives Sonores. Mémoires européennes du Goulag, salle biographique Silva Linarte : [
<http://museum.gulagmemories.eu/fr/salle/silva-linarte>].

RÉSUMÉS

Cet article constitue une contribution à la connaissance d'un pan très peu étudié de l'histoire du goulag, celle des enfants déportés des pays d'Europe centrale et orientale avant et après la seconde guerre mondiale. Il propose quelques jalons pour une approche de la spécificité de l'expérience infantile en déportation, de sa diversité et de sa remémoration tardive. Il interroge les formes spécifiques de cette remémoration et mise en récit de l'enfance au goulag et

l’empreinte de ces enfances « déplacées » dans la vie adulte, notamment à travers le processus de transformation de cette expérience en témoignage. La recherche est basée sur le corpus de témoignages oraux recueillis, notamment par les auteurs, dans le cadre du projet Mémoires européennes du Goulag dans les pays de l’Europe centrale et orientale.

This article is a contribution to our understanding of a largely unexamined part of the history of the Gulag, the story of the children deported from Central and Eastern Europe before and after the Second World War. It suggests a few starting-points for an approach to the specific experience of children in deportation, its variety and late commemoration. It examines the specific forms of the recall and narration of childhood in the Gulag and the mark of these “displaced” years in adult life, particularly via the process whereby the experience is turned into a testimony. The research is based on the corpus of oral testimony collected by the authors and others in the countries of Central and Eastern Europe for the European Memories of the Gulag project.

INDEX

Mots-clés : histoire, enfance, goulag, déportation, mémoire, xxe siècle

Keywords : history, childhood, gulag, deportation, memories, XXth Century

AUTEURS

MARTA CRAVERI

Marta Craveri est historienne, chercheur au Centres d’études des mondes russe, caucasien et centre-européen (CERCEC) de l’École des hautes études en sciences sociales (EHESS), spécialiste du travail forcé soviétique, et directrice éditoriale du Musée virtuel « Mémoires européennes du Goulag ».

ANNE-MARIE LOSONCZY

Anne-Marie Losonczy est anthropologue, directrice d’études à l’École pratique des hautes études (EPHE), membre du MASCIPO-EHESS et membre associé du CERCEC.